

« **Tolkien juge de Peter Jackson :**
Les adaptations cinématographiques du Seigneur des Anneaux
(Z. R. Bakshi et P. Jackson) »

Vincent Ferré, 2002
Université Rennes2/CELAM

NB : Par convention, *Le Seigneur des Anneaux* désigne l'œuvre de J.R.R. Tolkien, « Le Seigneur des Anneaux » les adaptations cinématographiques.

[Ce texte a été écrit en 2002, peu après la sortie du premier film, sur lequel j'étais intervenu comme consultant pour la version française. Ce texte, écrit à la première personne, est à la fois une analyse personnelle, qui n'engage que moi, et une réflexion plus générale sur la question de l'adaptation.

La critique des deux films suivants, originellement prévue, n'a pas été écrite – il me semble que, contrairement au premier, les qualités de ces films (principalement visuelles, grâce au travail de J. Howe et A. Lee) passent au second plan en raison de nombreux problèmes, liés à la représentation de la violence, à la simplification des relations entre Bien et Mal, et autres contresens manifestes.

La traduction française des *Lettres* n'ayant pas encore été publiée, la traduction des citations date de 2002 et peut présenter des écarts avec la version publiée en 2005 chez Christian Bourgois Editeur.

Cet article n'a été publié qu'en ligne, en français ; une version anglaise a paru en 2004 : « Tolkien, our judge of Peter Jackson: The film adaptations of *The Lord of the Rings* (Z. R. Bakshi and P. Jackson) », in Th. Honegger (dir.), *Translating Tolkien: Text and Film*, Zürich-Berne, Walking Tree, 2004, p. 125-133. Vincent Ferré, 2006]

Je dois avouer avoir eu une agréable surprise : il me semble que ce film est une assez bonne adaptation du *Seigneur des Anneaux*, avant tout en raison de ses **qualités visuelles et de la représentation crédible d'un univers qu'il propose**. Il peut plaire à la fois aux lecteurs de Tolkien, parce que les souvenirs que nous avons du livre se superposent au film et le « démultiplient », redonnant une certaine épaisseur à un film qui, sinon, serait trop rapide et trop « plat » ; il peut plaire à ceux qui ne connaissent pas Tolkien, et surtout leur donner **envie de lire *Le Seigneur des Anneaux***, parce qu'il leur fait entrevoir un monde particulièrement riche et vraisemblable. On a d'ailleurs observé une très forte augmentation des ventes, qui est sans doute une des premières qualités du film de Jackson, tant il est rare que le cinéma commercial mène à la littérature.

Un film qui ne contient pas de contresens majeur – on comprend vite que « Le Seigneur des Anneaux » n'est pas destiné aux enfants, contrairement à « Harry Potter », qu'il ne s'agit pas de Science-Fiction, qu'il n'y a pas de racisme dans le texte de Tolkien, etc. – et qui, surtout, amène le spectateur néophyte au livre... pouvait-on, en 2001, demander davantage à un objet aussi cher, soumis à des contraintes commerciales évidentes ?

Plus simplement, était-il envisageable que l'adaptation d'un livre aussi conséquent prenne la forme d'un film d'art et d'essai ? Nous (le public) ne mesurons certainement pas les

contraintes de Peter Jackson, que ses déclarations dans les médias laissent pourtant entrevoir : sans la détermination de ce réalisateur (et de ses proches), l'adaptation aurait été sans doute nettement plus éloignée du *Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien.

En outre, **énumérer les différences qui existent entre le texte et le film** est sans doute une erreur : si certains sites proposaient, bien avant la sortie, une liste des modifications apportées par le scénario (ou ce qui était présenté comme tel), il ne faut pas oublier qu'un long-métrage est bien autre chose que cela ; juger le film de P. Jackson sur son seul scénario serait gravement négliger ce qui fait la spécificité cinématographique. Pour prendre un exemple qui m'est familier, travailler sur les dialogues comme consultant pour la version française [du premier film, en 2001] ne m'a pas permis – même en leur superposant les images qui étaient disponibles sur de nombreux sites internet – de me représenter le film, parce qu'il y a un saut entre une simple addition de ces informations (scénario + dialogues + images fixes) et un film monté. C'est sans doute ce qu'ont négligé certains spectateurs, venus voir le film avec des préjugés (bons ou mauvais), que la découverte du film n'a pu modifier.

Avant d'évoquer le film de P. Jackson, il me paraît important d'**envisager le problème d'une manière plus globale**. Une question qui revient souvent est de **savoir si *Le Seigneur des Anneaux* était « adaptable » au cinéma. Tout a été dit à ce sujet, mais on a trop peu demandé à Tolkien ce qu'il en pensait...** Or ses *Lettres* se révèlent, une fois de plus, particulièrement intéressantes, puisque apparaît une différence entre sa position de principe (nuancée) et son jugement sévère (et fondé) à l'égard d'un projet qui lui est soumis en 1957-1958.

On connaît l'importance de la dimension visuelle dans l'œuvre de Tolkien, lui qui l'a illustrée (des parutions – *Peintures et aquarelles de J.R.R. Tolkien et J.R.R. Tolkien, artiste et illustrateur*¹ – l'ont rappelé) et qui « visualis[ait] avec une très grande clarté » les paysages de la Terre du Milieu². Il n'est donc pas surprenant que, lorsque la question lui est posée, J.R.R. Tolkien accueille avec bienveillance un projet dont il souhaite qu'il se révèle meilleur que l'adaptation radiophonique de la BBC, ratée selon lui³. Il ne lui accorde pas beaucoup d'importance : c'est **cette réserve, sans hostilité, qui apparaît comme sa position de principe**, et que nous pouvons interpréter simplement comme le signe que l'œuvre littéraire prime à ses yeux, la transposition cinématographique n'ayant pas grand-chose à voir avec elle, mais pouvant lui apporter un peu de « publicité »⁴.

Il est toutefois conscient des difficultés soulevées (« the risk of vulgarization »⁵), et convient de **la nécessité de réduire** : « un abrègement par sélection, avec de belles images, serait agréable »⁶. Apparaît ici un des premiers critères de son jugement sur le projet de film d'animation que lui présente un agent américain, Forrest J Ackerman : **les images** (montagnes et déserts, dans doute américains) **retiennent particulièrement son attention**, parce qu'elle lui semblent convenir à son œuvre⁷. Cet intérêt pour le visuel est confirmé un peu plus tard,

¹ *Peintures et aquarelles de J.R.R. Tolkien* (éd. originale : 1979), trad. d'A. Tolkien, Paris, Christian Bourgois, 1994, [99 p.] ; W. G. Hammond, C. Scull, *J.R.R. Tolkien, artiste et illustrateur*, Paris, Christian Bourgois, 1996, 205 p.

² *The Letters of J.R.R. Tolkien: a Selection*, éd. de H. Carpenter, Londres, Allen & Unwin, 1981, p. 280 (abrégées en L). [La traduction est de mon fait – la version officielle des *Lettres* ne devait paraître qu'en 2005 chez Christian Bourgois Editeur.]

³ « [...] the sillification achieved by the B.B.C. » (lettre de mai 1957 à Rayner Unwin, L, p. 257 ; cf. p. 228-229).

⁴ Lettre de septembre 1957 à Rayner Unwin (L, p. 261).

⁵ Lettre de mai 1957 à Rayner Unwin (L, p. 257).

⁶ « An abridgment by selection with some good picture-work would be pleasant [...] » (L, p. 261).

⁷ « [...] this Mr Ackerman brought some really astonishingly good pictures (Rackham rather than Disney) and some remarkable colour photographs » (Lettre de septembre 1957 à Christopher Tolkien, L, p. 261).

lorsque Tolkien explique que ce sont les décors qui pourraient constituer l'intérêt de l'adaptation cinématographique qu'on lui soumet⁸.

Ce n'est donc pas toute adaptation que va rejeter Tolkien, mais un scénario précis, celui de 1958 ; et même au plus fort de sa critique contre celui-ci, il suggère encore des solutions qui montrent qu'il prend en compte la spécificité du cinéma, songeant à ce qui, dans les images, peut rendre compte de la difficulté de la quête, ou proposant d'éclairer la scène sur le Mont Venteux au moyen d'un feu⁹.

Car le scénario (*story line*) de 1958 se révèle une catastrophe ; nous n'en connaissons que la description qu'en fait Tolkien, mais celle-ci est suffisamment longue et précise pour nous permettre de saisir les points essentiels : l'adaptation présente des erreurs sur les noms, les dialogues sont calamiteux, la structure du récit est bouleversée – déplacement d'épisodes, condensation, entrelacement malmené –, des ajouts (château féérique, usage immodéré de la magie) et des coupes défigurent l'intrigue, qui apparaît en outre incohérente ; des personnages sont transformés (Gandalf, Bombadil, les Orques, qui ont des plumes et des becs)...

De toutes ces preuves d'infidélité, de cette confusion, on retient à la fois une **simplification excessive, une atteinte à la vraisemblance** de l'histoire – pourtant fondamentale chez Tolkien –, et une régression (le terme est de l'auteur) vers les « contes de fées plus conventionnels »¹⁰. Il ne conteste pas la nécessité d'une sélection de scènes : nous avons déjà mentionné la possibilité d'un « abrègement », et Tolkien répète plus loin qu'une « réduction ou sélection des scènes et des faits [...] » est nécessaire ; mais il marque une nette différence avec ce qui lui est donné à lire et qui lui apparaît comme une « contraction »¹¹ ou une « compression »¹². Manifestement irrité et blessé, il ne mâche pas ses mots pour critiquer ce projet de dessin animé puéril, estimant que les moments importants ont été oubliés – la mission de Frodo est « assassinée »¹³ – au profit des combats et le scénariste (que par pudeur, nous nommerons « Z » à l'instar de Tolkien¹⁴) a fait preuve selon lui d'une « bêtise » et d'une « incompétences » flagrantes¹⁵.

Ce bref rappel a pour but de donner quelques indications sur ce qu'aurait pu être le jugement de Tolkien sur les adaptations suivantes.

Un mot d'abord du film de **Ralph Bakshi** (1978), réalisé à partir d'un scénario de C. Conkling et P. S. Beagle. Mais un mot rapide, car **la plupart des reproches faits par Tolkien à Z se retrouvent malheureusement chez Bakshi...** à la différence que ce film est finalement sorti. On pourrait dire, pour résumer, que « Le Seigneur des Anneaux » de Ralph Bakshi est un peu comme *Bored of the Rings* de Henry N. Beard et Douglas C. Kennedy, la parodie du Seigneur des Anneaux publiées en 1969 et traduite récemment en français sous le titre *Lord of the Ringards*¹⁶... mais qu'il ne s'agit pas, chez Bakshi, d'un second degré volontaire.

⁸ Lettre (sans doute de juin 1958) à F. J. Ackerman (L, p. 274).

⁹ L, p. 274.

¹⁰ « a pull-back towards more conventional 'fairy-stories' » (L, p. 261).

¹¹ « Contraction of this kind is not the same thing as the the necessary reduction or selection of the scenes and events that are to be visually represented » (L, p. 272).

¹² L, p. 261.

¹³ « [...] he has made no serious attempt to represent the heart of the tale adequately : the journey of the Ringbearers. The last and most important part of this has, and it is not too strong a word, simply been murdered » (L, p. 271).

¹⁴ Dans la lettre 210, p. 270 et suivantes.

¹⁵ « extreme silliness and incompetence » (L, p. 267) : avril 58 à R Unwin)

¹⁶ Henry N. Beard et Douglas C. Kennedy, *Lord of the Ringards*, Montreuil, Bragelonne, 2001, 194 p.

La **narration est incohérente** : le réalisateur conserve des éléments disparates sans les lier, multiplie des ellipses mal choisies, fait référence à des faits qui n'apparaissent plus dans le film – dans telle scène, Sam évoque les Elfes comme il le fait (au même endroit) dans l'œuvre de Tolkien, mais ceux-ci n'ont pas encore été mentionnés dans le film –, les relations entre les personnages sont illogiques – ainsi, Poirebeurré critique Grands-Pas avant de lui demander de les protéger puis de le critiquer à nouveau, ces revirements ayant lieu en l'espace de quelques instants –, sans oublier l'arrêt brutal du film, qui s'achève d'une manière inattendue au milieu du livre – après la bataille de Helm (III, 7) et avant que Frodo et Sam ne pénètrent dans l'ancre d'Arachné (IV, 9). Le choix d'un dessin animé étant déjà audacieux ou problématique, il fallait redoubler de précautions pour éviter toute puérité¹⁷ ; or les Orques sont totalement ridicules, les expressions des visages stupides... on appréciera particulièrement le passage en Lórien, où le scénariste a cru bon d'inventer certaines activités, comme le ramassage des fleurs qui apparaît pour le moins incongru. Pour couronner le tout, la traduction française cumule les erreurs, comme ce magnifique « dis ami et entre », qui donne d'emblée la réponse à l'énigme que doivent résoudre les personnages devant la porte de la Moria¹⁸.

On voit alors tout ce que **P. Jackson** a su éviter, et réussir. A plusieurs titres, il reste proche de l'esprit du *Seigneur des Anneaux*, sinon de la lettre. Ainsi de **la cohérence et de la vraisemblance, deux qualités essentielles** (rappelons-le¹⁹) du « conte de fées » pour adultes que définit Tolkien dans son texte théorique : P. Jackson souhaitait que le spectateur suspende son incrédulité – pour reprendre une célèbre expression de Coleridge utilisée par Tolkien –, et la représentation que propose le réalisateur aidé en particulier de John Howe et Alan Lee, illustrateurs renommés qui ont travaillé comme *conceptual artists*, apparaît convaincante, invitant le spectateur à « **entrer** » **dans ce monde**, d'une manière encore plus immédiate, peut-être, que ne le pourrait un récit.

Jackson réussit également à **compenser ou déplacer** : que les phrases en langues elfiques soient plus nombreuses que dans *Le Seigneur des anneaux* n'est sans doute pas dû à une volonté de produire un effet facile, mais plutôt d'utiliser les ressources propres au cinéma pour contrebalancer la perte d'autres éléments qui appartiennent à la Terre du Milieu. Ce souci des langues trouve aussi une illustration éclatante dans la (relative) fidélité aux dialogues de Tolkien, à la beauté de son écriture : de ce point de vue, la version originale, en nous permettant d'entendre des accents différents, se révèle un vrai bonheur, d'autant que les acteurs sont globalement bons et crédibles, révélant même, parfois, des aspects du livre qui sont souvent négligés – ainsi Boromir gagne nettement en nuance par rapport au personnage que retiennent beaucoup de lecteurs. Enfin, cette même complexité se retrouve dans l'attention apportée à la relation qui unit Frodo à l'Anneau, et l'on voit bien comment le Hobbit est progressivement fasciné – même si l'on ne peut que regretter certaines simplifications : ainsi, la célèbre scène où le Cavalier Noir s'approche des quatre Hobbits cachés sous un arbre, voit sa signification s'infléchir nettement chez Jackson. Dans le film, c'est Sam qui empêche Frodo de passer l'Anneau à son doigt, alors que chez Tolkien²⁰, le Cavalier s'éloigne au moment même où Frodo va succomber, ce qui est un des premiers

¹⁷ Un autre problème est lié au changement d'époque : il y a vingt-cinq ans, les spectateurs du film de Bakshi baignaient dans l'atmosphère des années 70 et pouvaient percevoir ce qui dans « Le Seigneur des Anneaux » appartenait à la manière de R. Bakshi, réalisateur d'un « Fritz le Chat » (« Fritz the Cat », 1971) qui avait marqué son temps, mais n'appartient sans doute plus aux références des spectateurs actuels.

¹⁸ Gandalf traduit d'abord « Parlez, ami, en entrez » avant de comprendre « Dites Ami et entrez » (S, p. 335 et 339).

¹⁹ Pour des développements sur ce point important, voir Tolkien. *Sur les rivages de la Terre du Milieu*, Paris, Bourgois, 2001, en particulier p. 97 et suivantes.

²⁰ *Le Seigneur des Anneaux*, Paris, Christian Bourgois, 1995, p. 93.

signes d'**une problématique majeure qui se dessine au fil du récit, celle du destin et du hasard**. On devine ce que le film perd dans cette transformation, apparemment anodine.

Le problème est qu'il ne s'agit pas de la seule ; nous évoquerons successivement la question de **la focalisation, de la place du mal et du jeu avec la fiction**, pour bien montrer ce qui sépare fondamentalement le film et le livre.

Dans *Le Seigneur des Anneaux*, Tolkien choisit de présenter l'histoire du point de vue des Hobbits, et de **faire de Sam et de Frodo les personnages principaux**²¹. On le constate nettement, par exemple dans sa décision de limiter l'importance d'Aragorn, de rejeter dans les Appendices l'histoire d'amour de ce dernier avec Arwen, etc. Or **Jackson modifie profondément cet équilibre**, en mettant en avant Gandalf et Aragorn, qui apparaissent comme les véritables héros du film : on pense au rôle que joue Aragorn lors du Conseil d'Elrond ou – comme l'a fait remarquer Semprini sur www.jrrvf.com – lors de la dispersion de la Communauté, quand il aide Frodo à s'enfuir et l'encourage – par pudeur nous n'évoquerons pas le kitsch de la scène du baiser au clair de lune entre Aragorn et Arwen. Pour autant, il ne faudrait pas juger trop rapidement les partis-pris de Jackson, et certains effets peuvent au contraire être portés à son crédit : si l'apparition des Elfes (nimbés de lumière) a pu sembler naïve, elle rend bien l'émerveillement un peu simple des Hobbits devant ces êtres sortis de ce qui pour eux étaient des légendes.

Plus problématique est **la représentation du mal**. Que Sauron soit présent à l'image, dans le prologue, permet au spectateur de comprendre l'enjeu de la « Quête » de l'Anneau, mais cette fidélité à une scène du *Silmarillion* contredit une constante essentielle du *Seigneur des Anneaux*, où le passé est évoqué à maintes reprises (histoire d'Eärendil, de Beren et Lúthien, etc.) mais pas montré, et où l'on ne voit jamais l'incarnation du Mal. Quel coup de force que le personnage éponyme de ce livre (le « Seigneur des Anneaux ») demeure invisible ! Au-delà d'une vraie réussite narrative, on peut y voir une réflexion sur la **relation entre l'homme et le « monstre »**, son ennemi, une sorte de réécriture brillante de *Beowulf* – Tolkien ayant étudié ce poème dans cette perspective – qui permet à l'auteur d'éviter tout manichéisme en suggérant (pour le dire simplement) que le « mal » se trouve moins en un seul des personnages que dans chacun d'entre eux, dont la plupart connaissent des moments de faiblesse, parfois irrémédiable : on songe à Gollum, Boromir, Denethor, mais également à Frodo, Gandalf et Galadriel.

Malheureusement, Peter Jackson se perd une seconde fois, et sombre dans le **manichéisme** en accordant une trop grande place à Saruman, simple réplique de Sauron qu'on voit constituer ses armées et utiliser la magie (elle qui possède au contraire un statut complexe chez Tolkien) pour empêcher la Compagnie de franchir le Caradhras ou affronter Gandalf – dans une scène extrêmement discutable.

Enfin, il paraît important de souligner que **disparaît totalement le jeu de Tolkien avec la fiction**. Si *Le seigneur des anneaux* insiste sur l'aspect vraisemblable et historique du récit, il met parallèlement l'accent sur sa nature de livre, par la mise en abyme de la rédaction du Livre rouge, par de nombreux indices qui présentent ce récit comme une histoire. J'ai pris ailleurs²² l'exemple de ce passage du Prologue (« De l'herbe à pipe ») qui reproduit un texte

²¹ Ne pouvant développer ici cette question, je me permets de renvoyer à Tolkien. *Sur les rivages...*, op. cit., p. 236 sq.

²² Voir Vincent Ferré, « Le Livre Rouge et *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien : une fantastique incertitude » [2000], in F. Dupeyron-Lafay (éd.), *L'Image et le livre dans la littérature fantastique et la science-fiction*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2003, p. 105-131. Une version remaniée en 2006 se trouve en ligne sur « Pourtolkien » et sur le site de « Modernités médiévales », téléchargeable en PDF : <http://www.modernitesmedievales.org/articles/FerreLivreRouge.pdf>

de Merry sur l'origine du tabac en Comté, texte qui est « cité » par ce même personnage des centaines de pages plus loin (lors de la rencontre avec Théoden, à Isengard) : « Ce fut Tobold Sonnecor, de Longoulet dans le Quartier Sud qui le premier fit pousser la véritable herbe à pipe dans ses jardins, vers l'an 1070 [...]. »²³ Cette phrase, placée au milieu du récit, le lecteur l'a déjà lue auparavant mais elle ne sera effectivement écrite (par Merry) que bien plus tard ! Par ailleurs, la disparition du Prologue, dans lequel le narrateur présente l'univers des Hobbits (et celle, à venir, des Appendices ?) n'était pas inévitable, bien au contraire ; choisir de le remplacer par le récit d'une lutte contre Sauron n'est pas anodin, Peter Jackson sacrifiant un élément essentiel du dispositif littéraire au profit d'un passage narratif.

On pourrait également évoquer l'aspect le plus raté de ce film, **la musique de H. Shore**, qui souligne certaines scènes d'une manière tellement outrancière qu'elles basculent dans le pompier – on recommandera en revanche le travail particulièrement intéressant de **Patrice Deceuninck**. On regrettera surtout **la transformation d'un livre où la lenteur, la contemplation sont essentielles, en un film d'action** (que certains ont comparé à un jeu vidéo, dans sa succession de scènes attendues) où disparaît ce qui ne sert pas directement le fil directeur, alors que *Le Seigneur des Anneaux* n'est pas qu'une « histoire » ; on regrettera que ne soit plus présente (ou sensible) la **dimension énigmatique de cette œuvre**, qui accumule les indices sur un monde plus vaste que ce qu'en voient les personnages, sur ce passé qu'ils devinent, et qui laisse des interrogations en suspens (Bombadil, le sort des héros à la fin du récit), suggérant d'une manière magistrale le passage du temps et la profondeur historique. Mais la « suggestion » n'est sans doute pas compatible avec le choix de moyens cinématographiques aussi importants que ceux dont disposait Peter Jackson.

Finalement, **la plus belle « adaptation » du Seigneur des Anneaux est peut-être un film quasi-contemporain**, qui n'a sans doute rien à voir objectivement avec l'œuvre de J.R.R. Tolkien. Ce film raconte l'histoire d'un homme qui va mourir et qui peut essayer d'échapper à ce sort ; d'un homme qui doit choisir d'agir ou de se résigner, comme ses autres compagnons ; qui doit choisir lucidement le moment et le mode de cette action. Ce film pose des questions essentielles : ce qui nous arrive doit-il nécessairement nous arriver ? Pouvons-nous modifier ce qui semble être notre « destin » ? La révolte doit-elle être solitaire, ou peut-on compter sur un autre (sans lequel, finalement, on ne réussirait pas) ? Ce détour nous montre encore mieux ce qui est trop faible thématiquement (la question du courage, de la mort) et techniquement (la focalisation, la durée) chez Jackson.

Ce film ? *Un condamné à mort s'est échappé (Le vent souffle où il veut)* de Robert Bresson (1956).

²³ *Le Seigneur des Anneaux*, op. cit. p. 601. Nous harmonisons la traduction (Sonnecor) avec celle de la page 18.